



HAL
open science

À propos de Koch & Oesterreicher. Une distance anthropologique

Jean-Marie Privat

► **To cite this version:**

Jean-Marie Privat. À propos de Koch & Oesterreicher. Une distance anthropologique. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, 2019, oralité, littératie, 183-184, pp.[En ligne]. 10.4000/pratiques.6921 . hal-03175523

HAL Id: hal-03175523

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03175523>

Submitted on 20 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos de Koch & Oesterreicher. Une distance anthropologique

Jean-Marie Privat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/6921>

DOI : [10.4000/pratiques.6921](https://doi.org/10.4000/pratiques.6921)

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Jean-Marie Privat, « À propos de Koch & Oesterreicher. Une distance anthropologique », *Pratiques* [En ligne], 183-184 | 2019, mis en ligne le 30 décembre 2019, consulté le 09 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/6921> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.6921>

Ce document a été généré automatiquement le 9 octobre 2020.

© Tous droits réservés

À propos de Koch & Oesterreicher. Une distance anthropologique

Jean-Marie Privat

- 1 Les contributions de P. Koch et de W. Oesterreicher (désormais K&O) à l'analyse des rapports entre oralité et scripturalité sont désormais largement diffusées dans le champ des sciences du langage¹, y compris sous forme de vulgarisation universitaire². Certes, le modèle proposé par K&O a évolué, mais les grandes lignes sont tracées dès 2001 – en français – dans une très longue et dense contribution intitulée « Langage parlé et langage écrit »³. L'enjeu théorique est présenté d'emblée comme particulièrement complexe voire crucial en linguistique – avec des incidences importantes pour les sciences humaines et sociales en général. Or, en la matière, font observer K&O, jusqu'ici « le linguiste se heurte constamment à des ambiguïtés terminologiques qui produisent soit des confusions fâcheuses soit une certaine perplexité, voire un malaise profond [...] ». Ils ajoutent même qu'en l'état, « la recherche s'est souvent discréditée [...] par une imprécision d'idées surprenante » (Koch & Oesterreicher, 2001, p. 584A et 584b).

- 2 K&O entendent clarifier les données du problème ; ainsi s'emploient-t-ils à établir une distinction heuristique entre « l'aspect médial » et « l'aspect conceptuel » dans la communication verbale orale et écrite. Ils distinguent une stricte dichotomie entre code écrit/graphique et code oral/phonique d'une part et imaginent d'autre part un « continuum communicatif » de principe dans la gamme des possibles langagiers offerts à la conception de tout message. K&O se proposent dès lors d'identifier les paramètres essentiels et universels qui caractérisent les « comportements communicatifs » des interlocuteurs – « par rapport aux déterminants situationnels et contextuels ». Ils établissent une dizaine de polarités (communication privée / publique ; spontanée / préparée ; dialogale / monologale, liberté thématique / fixité, etc.) qui inscrivent les stratégies communicatives dans l'immédiateté discursive (*je te parle*) ou dans la distance (*je t'écris*). K&O tiennent ces situations de communication pour des « données

anthropologiques ». Elles sont au fondement de toute configuration de la communication humaine en ses innombrables et incessantes variations (*ibid.*, p. 601) : « Les paramètres communicatifs présentés [...] forment le cadre universel de toutes les pratiques communicatives historiques ».

- 3 Ce sont ces catégories et ces paramètres, leurs gloses et leurs horizons épistémologiques aussi que nous voudrions commenter ici, fût-ce trop brièvement.

Une ingénierie de la communication

- 4 Certes, depuis le fameux « circuit de la parole » du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure et le non moins célèbre « schéma des six fonctions de base de la communication » des *Essais de linguistique générale* de R. Jakobson, les théories de la communication verbale se présentent volontiers comme des épures techniques et fonctionnelles⁴. Le paramétrage de « l'éventail tout entier des constellations et options médio-conceptionnelles » (*ibid.*, p. 585) semble même l'expression de l'idéal scientifique de tout horizon linguistique sur le sujet. Or, les paramètres produits par K&O – y compris dans la multiplication des schémas et des dispositifs tabulaires – sont à la fois hétérogènes (les auteurs en conviennent d'ailleurs même si cet éclectisme n'est pas en soi un défaut) et incomplets (le « etc. » de la liste des items constitutifs de tout « comportement communicatif » en témoigne libéralement). Nous reviendrons plus loin sur cette dimension lacunaire. Mais ces items sont surtout arbitraires – parfois dans leur principe – en toute première approche en tout cas dans leur(s) application(s). Par exemple, comment se satisfaire de l'assertion suivante, particulièrement contre-intuitive (*ibid.*, p. 584b) : « On sait [...] qu'une lettre personnelle entre amis, quoique réalisée par "écrit", n'est pas un spécimen typique du langage "écrit" »... Cette quête de la typification s'expose constamment à glisser *de facto* vers une conception normative (et absconse) de la langue : « faut pas le dire » est ainsi classé – semble-t-il – comme du *parlé phonique* (qui peut être réalisé graphiquement) et « il ne faut pas le dire » de l'*écrit graphique* (qui peut être réalisé oralement)... (*ibid.*, p. 585). Si nous comprenons bien ce que nous croyons comprendre, nous nous en doutions... Il n'est d'ailleurs pas surprenant que dans l'analyse des exemples-témoins que produisent K&O, les « valeurs paramétriques » (*ibid.*, p. 586) paraissent non seulement plus arbitraires que motivées mais encore peu aisées à hiérarchiser et à articuler entre elles. Ainsi l'entretien professionnel (oral) – à condition qu'il existe en soi, hors usages discursifs nationaux ou locaux – est-il décrit par une série de traits distinctifs où une « émotionnalité faible » (?) se combinerait à une « coopération limitée », un « détachement actionnel et situationnel » (?) à une « liberté thématique restreinte », etc. Mais après tout on pourrait considérer que ce bricolage notionnel est le signe d'une pensée au travail – et qui nous travaille. Le modèle K&O présente toutefois quelques autres difficultés plus substantielles.
- 5 Il est fortement logo/centriste. Ainsi seule une réduction de la sémio/sphère à la logosphère peut conduire à évoquer (*ibid.*, p. 585) « la possibilité du transcodage médial de tout énoncé », comme si toute énonciation était réductible à son seul énoncé linguistique.

- 6 Il est fréquemment scripto/centriste, selon des régimes d'analyse assez labiles, mal assurés et même – disons-le – inattendus. Ici, on lit par exemple (*ibid.*, p. 592b) que « le discours parlé a un caractère en apparence chaotique, provisoire et fragmentaire voire déficient si l'on en juge par la seule manifestation linguistique. En réalité, la contextualisation multiple et souple de l'immédiat crée une cohérence *sui generis* ». Là, à propos des cultures « dites » orales (*ibid.*, p. 587b), il est question de *distance phonique* pour l'épopée orale, les devinettes et autres formules d'incantation qui seraient autant de manifestations génériques d'une « distance poétique ou rituelle » que K&O proposent d'appeler « oralité élaborée ». À quel moment commence la *distance* ? Que serait une oralité non élaborée ? Une *oralité formulaire* comme aiment à dire les anthropologues paraît une formulation moins équivoque. Enfin (*ibid.*, p. 600-601), les romanistes K&O se risquent à avancer que même si les stratégies communicatives et les procédés de verbalisation sont bel et bien en principe universels, « à un moment donné de leur histoire, tous les idiomes ne sont pas préparés au même titre à la distance communicative ». La dérive primitiviste ou évolutionniste guette, le colonialisme linguistique euphémisé. Et dans certaines situations, certains individus médiocrement alphabétisés qui se trouvent en contact direct avec la culture écrite (c'est le principe de l'apprentissage continué du lire et de l'écrire...) ne seraient pas forcément en mesure de « profiter du potentiel de réflexion et de planification offert par une langue élaborée [...] ». On retrouve dès lors dans leurs textes des « déficiences » : « développement thématique circulaire ou discontinu ; confusion de différents plans d'exposition textuelle ; relâchement de l'intégration syntaxique ; ruptures de constructions dans les phrases complexes ; itérations lexicales ; imprécisions déictiques et référentielles, etc. ». En quelque façon, des sous-produits de l'oral à l'écrit que K&O qualifient d'« incongruités » – tout en assurant (se rassurant ?) qu'il ne s'agit « nullement de dévaloriser les variétés linguistiques de certains groupes sociaux » mais bien de pointer « le décalage entre une intention textuelle et la performance conceptionnelle effective » (*ibid.*, p. 601b). Bref, bon gré mal gré, certains écrivent comme ils parlent et certaines langues orales sont si mal loties par l'Histoire que le brusque et contraint passage à l'écrit est dramatique : « Tous les idiomes ne sont préparés au même titre à la distance communicative. Ce changement de statut et de fonctions communicatives est inscrit dans la dynamique socio-culturelle, économique, politique, etc » (*ibid.*, p. 600). Tout cela paraît bien vite et bizarrement dit (écrit). Mais c'est sans doute une interprétation en partie trompe-l'œil que nous proposons car le texte que nous explorons est d'une grande érudition et d'une extrême densité – qui n'exclut pas la redondance militante et buissonnante. Au-delà de ce que nos auteurs appellent le *scriptisme* (*ibid.*, p. 588b) – *i.e* l'hégémonie condescendante de la scripturalité – leur hypothèse fondamentale est en effet que ce n'est pas l'écriture en tant que telle qui est source de progrès intellectuel et culturel. C'est la *distance* communicative : « En réalité c'est elle qui garantit le plein épanouissement des valeurs sociales, intellectuelles et spirituelles d'une civilisation [...], même avant l'introduction de l'écriture dans une société. On ne saurait nier d'autre part que la scripturalité médiévale stimule énormément cet épanouissement culturel dans le domaine de la distance [...], catalyseur décisif pour la civilisation grecque » (*ibid.*, p. 590a). Le fameux *scriptisme* semble bien faire retour...
- 7 Enfin, l'ensemble du dispositif descriptif paramétrique et donc des performances discursives repose sur deux concepts-clés présentés comme symétriques et inversés : l'*immédiateté* et la *distance*⁵. Toutefois il est difficile de comprendre – en toute bonne

volonté intellectuelle – si *immédiateté* et *distance* par exemple concernent les dimensions temporelles et/ou spatiales et/ou sociales et/ou psychologiques et/ou culturelles. Les données matérielles de l'énonciation et/ou le complexe des relations subjectives et symboliques entre interlocuteurs ? D'ailleurs ce flou conceptuel est l'objet de reformulations par d'autres linguistes qui, à l'instar de F. Gadet, préfèrent opposer *proximité* à *distance*⁶. K&O eux-mêmes (P. Koch en tout cas) ont relativement évolué dans leurs analyses – au sens d'une simplification... – sinon dans leur terminologie⁷. Mais ce qui peut continuer à nous interroger ce sont les raisons qui ont contribué à délaissé le bon vieux couple *in praesentia* vs *in absentia* – qui aurait pu subsumer de façon certes (trop ?) classique mais éloquente leur position de thèse⁸ – et quels bénéfices théoriques sont attendus d'une formulation polysémique assumée jusque dans son aura *métaphorique* : « Grâce à leur caractère métaphorique, ces deux termes, *immédiat communicatif* et *distance communicative*, englobent la totalité des paramètres conceptionnels » (*ibid.*, p. 586)⁹. On gagnerait ainsi en extension théorique ce que l'on perd en fine compréhension langagière ? On peut difficilement éviter de songer à G. Bachelard et à ses mises en garde épistémologiques : « L'esprit scientifique doit sans cesse lutter contre les images, contre les analogies, contre les métaphores »¹⁰. Sans faire de mauvais procès, il reste de toute façon une réelle difficulté pratique ou pédagogique pour situer avec quelque précision – sauf à s'en remettre aux évidences... – la place d'une *forme communicative* – du type de textes aux genres de discours et aux styles – dans une gamme conceptionnelle qui va de la conversation spontanée entre amis aux textes de loi : « Il est évident que, malgré sa réalisation phonique, la conférence scientifique est fortement imprégnée de l'écrit conceptionnel. La lettre personnelle en revanche accuse plutôt des caractéristiques de la conception parlée. Quant à l'interview de presse, elle se situe, en quelque sorte, à mi-chemin entre les deux extrêmes conceptionnels » (*ibid.*, p. 585b). Ainsi même si l'accent mis sur une approche différentialiste, systémique et scalaire de la communication présente un réel intérêt théorique et peut-être plus encore heuristique, le mouvement général de l'analyse est comme perturbé dans son vocabulaire notionnel et dans sa discursivité argumentative par des effets de scientificité qui renvoient, selon nous, au postulat implicite de la communication comme ingénierie ainsi qu'à possible une ambition d'exhaustivité dont la couverture extensive (diachronie, comparatisme) gêne une approche en compréhension plus intensive. Le langage des sciences contemporaines de la communication et de l'information affleure d'ailleurs à la surface du texte quand K&O opposent les stratégies digitales (discrètes) aux stratégies analogues (continues), quoique sans approfondissement théorique : « [...] On peut dire que l'immédiat favorise largement les éléments analogues de la communication tandis que la distance est obligée de recourir aux éléments digitaux. *Cela revient à dire que* [c'est nous qui soulignons] dans l'immédiat communicatif, le sujet parlant opère une contextualisation multiple [...] » (*ibid.*, p. 592a). Est-ce par affiliation latente aux grands modèles de la linguistique jakobsonienne redoublée par la séduction de la discipline pour la modernité formelle et technicienne des sciences exactes ? Le lexique et *l'allure* de leur contribution pourraient aussi témoigner de cet engouement¹¹, tout comme la tentation technico-fonctionnaliste qui conduirait à considérer les dix paramètres comme une liste canonique d'items, « un catalogue de critères que l'on pourrait appliquer aveuglément, presque comme on cocherait les cases d'un formulaire »¹². En un mot, la raison (ou déraison) graphique dans un halo de philologie scientifique et moderniste qui flirte parfois avec le positivisme et le comparatisme encyclopédique d'autrefois (à

l'école de la romanistique allemande du XIX^e siècle ?)¹³. Sur un fond de légitimisme lettré : « La linéarité temporelle de la réalisation phonique n'admet ni pauses ni "ratures" inaperçues [...]. Celui qui choisit le code graphique a, en principe, deux possibilités 1° il écarte [...] toutes les traces des multiples hésitations et corrections 2° il tolère ratures, ajouts interlinéaires, autocorrections, etc. [...]. Les gens peu instruits renoncent en général aux corrections et produisent un texte imprégné d'éléments caractéristiques de l'immédiat communicatif » (*ibid.*, p. 594b).

Une communication sans usage(r)s

- 8 À la réflexion, le réalisme des analyses de K&O est très relatif et trop sommaire par certains côtés. En toute hypothèse cette apparence de réalisme descriptif des pratiques langagières trouve ses premières limites dans l'imprécision quant aux pratiques en question : est-il question de lecture et/ou d'écriture ? Sans doute, le plus souvent, d'écriture. Ce primat n'est pas affiché comme tel et relativise la pertinence de la démonstration. Est-il question par ailleurs de parler et/ou d'écouter ? Ici, le plus souvent seulement de parole(s) dite(s). C'est pourtant l'échange verbal qui est constitutif de toute la dynamique de la communication sociale.

La notion de code

- 9 Il se peut que ces imprécisions relèvent l'une et l'autre d'une même raison épistémologique : une conception technicienne du code. Si l'on imagine qu'un destinataire *encode* un message alors oui le codeur a le choix objectif entre le phonème ou le graphème et idéalement le destinataire reçoit un message dans des conditions optimales de décodage – *sans bruits*. C'est la conception dite *télégraphique* de la communication¹⁴. Les présupposés d'une telle conception codique sont doubles, pour le problème qui nous intéresse ici. La première difficulté tient au fait – comme le souligne R. Mahrer – que « la terminologie "code graphique" vs "code phonique" adoptée pour décrire le plan médial ne convient pas : la notion de code conduit à rater la *consistance matérielle du langage* ». Et de rater les effets de cette consistance sur et dans la discursivité du message :

Aujourd'hui, tout ce j'écris s'apparente plus ou moins à du théâtre. Du langage parlé, et pas du langage écrit. Je travaille les sons, la sonorité de la langue. Et c'est à peine si on peut encore trouver de vrais personnages dans ce que j'écris, des sujets qui agissent. C'est un « nous » qui n'arrête pas de parler et de changer. Comme si la langue parlait avec elle-même ou parlait d'elle-même¹⁵. (Lecerf, 2019)

- 10 Ainsi, même si la notion de *medium/média* est préférable à celle de canal, « elle reste elle-même imprécise, suggérant que la matérialité des signes n'est qu'un *moyen* différent pour arriver aux mêmes fins. Pour une approche sémiologique, c'est la *nature matérielle des signaux* qui est fondatrice et qui doit constituer l'entrée de l'analyse ». Certes, il existe des *affinités* (nous continuons à suivre R. Mahrer sur ce point important) entre le code phonique et la conception parlée d'une part et entre le code graphique et la conception écrite d'autre part. Mais une telle simplification empêche précisément de prendre en considération « l'éventail tout entier des constellations et options médio-conceptionnelles » (Koch & Oesterreicher, 2001, p. 585, 603)¹⁶. Cette conception instrumentale de la langue comme *moyen de production* linguistique s'oppose à une conception – plus sémiotique et plus socio-anthropologique – qui fait l'hypothèse

que l'oralité ou la scripturalité sont des *modes de production* langagier qui engagent et structurent les rapports à la langue, à soi, aux autres et au monde. Word & World : Wor(l)d. L'anthropologie linguistique considère que ces modes oraux ou scripturaux – hybrides ou non – construisent des mondes en archipel au sens où J. Goody par exemple parle de *la raison graphique* et de la littérature comme d'une *technologie de l'intellect* : « Si l'on admet que l'écriture modifie les systèmes conceptuels, les modes de pensée, on ne peut pas alors restreindre son influence au seul domaine de l'écrit » (*ibid.*, p. 201). En sa plus grande généralité, le point de vue de Goody peut alors se résumer ainsi : « On ne peut pas vraiment séparer [...] les moyens de communication des rapports de communication qui, pris ensemble, constituent le mode de communication »¹⁷. Dès lors, on ne saurait sous-estimer les incidences que peuvent avoir – sous conditions sociales et historiques – « les changements du mode de communication dans le développement des structures et des processus cognitifs [...] et dans les relations entre individus » (Goody, 1979, p. 86). On ne saurait donc sans pétition de principe techniciste, neutraliser les effets des choix médiaux sur la signification du discours et les opérations de symbolisation.

Le mo(n)de conceptuel

- 11 Le concept... de *conception* hérité de la philosophie classique, intellectualiste et cartésienne, et plus spécifiquement de la terminologie saussurienne du cours de linguistique générale (on a en tête à propos de l'arbitraire du signe l'exemple canonique du mot « cheval », son *image* acoustique et le *concept* d'équidé) n'est jamais défini. C'est regrettable car ce déficit définitionnel laisse trop facilement à comprendre que la tête conçoit et que la langue énonce... Or, ce point n'est pas sans conséquence épistémologique. En effet, si à l'inverse on saisit la communication comme un *processus de production*, ce processus est toujours en situation et la coopération communicative *in process*, fût-ce minimalement et imaginativement. C'est ainsi, que deux des items alternatifs sur lesquels repose l'hypothèse centrale de K&O doivent nécessairement être interrogés :
- l'ancrage actionnel et situationnel propre à la proximité orale vs le détachement actionnel et référentiel propre à la distance scripturale ;
 - l'ancrage référentiel dans la situation de tout dialogue vs détachement référentiel de la situation de tout monologue.
- 12 Certes, un usage lexical ne fait ni ne défait une théorie. Toutefois, il est étrange de qualifier de « monologue » une pratique scripturale. Inattendu, sauf à considérer que dans ce cas précis et crucial une définition privative (le *détachement*) pouvait tenir lieu de description satisfaisante. Inattendu mais pour nous symptomatique aussi d'une juste intuition... Si l'on s'abstient en effet de décrire la praxis écrite par opposition polaire à la praxis orale, on trouvera probablement plus pertinent de considérer que lorsque j'écris une lettre à un tiers je suis tout entier à ma tâche scripturale et que l'ancrage situationnel et actionnel est tout entier dans l'encrage de ma performance. C'est bel et bien une tresse de ressources sémiotiques, somatiques et symboliques du scripteur – et du lecteur, ici même... – qui sont peu ou prou à l'œuvre. Il en irait de même pour le canonique *détachement référentiel de la situation*. Si je négocie un abaissement de mon loyer avec un propriétaire que je n'ai *de facto* jamais rencontré ou que je croise tous les jours, il me sera difficile – dans tous les cas de figure – de penser que mon

argumentation en cours d'écriture – brouillons, hésitations et repentirs en témoignent – ne constitue pas un très fort ancrage/encrage situationnel dans la situation de négociation, fût-ce à distance physique l'un de l'autre et l'autre de l'un. L'écrit impose seulement d'autres ancrages, ou ré-ancrages. Mais, sauf à imaginer le temps scriptural comme un pur *cogito* où le scripteur s'abstrait précisément du situationnel et du référentiel, rien ne paraît justifier des représentations aussi abstraites – la tradition humaniste occidentale – de la praxis scripturale. Ce travail d'ancrage opère par exemple dans une dialectique du présent par cœur et de l'absence par corps ou dans une sémiotique du corps écrivant :

- G. Flaubert (1821-1880) à son ami Louis Bouilhet (voir Flaubert, 1887-1893).
13 mars 1850 – à bord de notre cange – Max (Maxime du Camp) exige que par pompe je date aussi ma lettre : par le 23° 39' de latitude Nord.
Dans 6 ou 7 heures nous allons passer sous le tropique de ce vieux mâtin de Cancer [...]. Nous sommes maintenant juste sous le tropique, mais je ne le vois pas. Il fait dans ce moment 30 degrés de chaleur à l'ombre ; nous sommes nu-pieds, en chemise ; je t'écris sur mon divan au bruit [...] de nos matelots qui chantent en frappant dans leurs mains. Le soleil tape d'aplomb sur la tente de notre pont [...].
Écris-moi donc d'archi-longues lettres, envoie-moi tout ce que tu voudras, pourvu qu'il y en ait beaucoup [...].
Adieu, nous t'embrassons, moi je te serre à deux bras, y compris tous tes cahiers.
À toi.
Ton Gve Flaubert.
- G. de Maupassant, « Souvenirs d'un an », *Le Gaulois*, 23 août 1880.
Dans un fauteuil de chêne à haut dossier, il [Flaubert] est assis, enfoncé, la tête rentrée entre ses fortes épaules [...]. Une vaste robe de chambre en drap brun semble l'envelopper tout entier, et sa figure, que coupe une forte moustache blanche aux bouts tombants, est penchée sur le papier. Il le fixe, le parcourt sans cesse de sa pupille aiguë, toute petite, qui pique d'un point noir toujours mobile deux grands yeux bleus ombragés de cils longs et sombres. Il travaille avec une obstination féroce, écrit, rature, recommence, surcharge les lignes, emplit les marges, trace des mots en travers, et sous la fatigue de son cerveau il geint comme un scieur de long. Quelquefois [...], il prend sa feuille de papier, l'élève à la hauteur du regard, et, s'appuyant sur un coude, déclame d'une voix mordante et haute. Il écoute le rythme de sa prose, s'arrête comme pour saisir une sonorité fuyante, combine les tons, éloigne les assonances, dispose les virgules avec science, comme les haltes d'un long chemin : car les arrêts de sa pensée, correspondant aux membres de sa phrase, doivent être en même temps les repos nécessaires à la respiration [...].¹⁸

Les résistances

- 13 L'anthropologie générale de K&O est elle aussi abstraite, sinon darwinienne en quelque façon. Il est curieux en premier lieu que les disciplines de référence citées et sollicitées par K&O ne mentionnent pas l'anthropologie :
- Le continuum se définit, en dernière analyse par des données anthropologiques [...]. Les recherches pragmatiques, sociolinguistiques et psycholinguistiques nous ont fourni suffisamment de paramètres pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels. (Koch & Oesterreicher, 2001, p. 586a)
- 14 Il est tout aussi surprenant en second lieu de constater que les dimensions culturelles de la communication aient pu faire partie du modèle proposé en 1997 par P. Koch - *Orality in Literate Cultures*. P. Koch y introduisait une tierce opposition et semblait

échapper au formalisme du *linguistic turn*. Il proposait en effet un modèle ternaire et non plus binaire qui distingue et combine *linguistic medium/linguistic conception/cultural orality/literacy*¹⁹. Mais *de facto* sans grande conséquence dans la rédaction de la contribution, ni leurs recherches ultérieures, à notre connaissance²⁰.

- 15 Nous avançons enfin que si les relations entre univers d'oralité et univers de scripturalité ont bien une histoire, c'est plutôt une histoire conflictuelle voire tragique. Il suffira ici de se reporter aux notices « société orale/société écrite » et « oralité/oralitude » pour prendre une première mesure de la violence symbolique – au sens fort du terme – que les cultures orales et leurs cosmologies ont rencontré dans le contact – souvent colonial et européen – avec l'empire de l'écrit, et le passage à la fois sélectif, contraint et rapide à un univers où l'écrit fait (sa) Loi. Cette emprise est celle de l'ordre alphabétique sur la *pensée sauvage*, emprise à visée éducative chez les jeunes enfants et rêves vacanciers de déprise de la *raison graphique* chez les lecteurs/lectrices de ce texte, probablement...²¹. Cette hégémonie de la littérature sur l'oralité se saisirait avec autant d'acuité que de simplicité dans l'univers disciplinaire du mot « parler » qui désigne (désignait ?) « dans un établissement scolaire, religieux, hospitalier, pénitentiaire, le local, la salle où sont admis les visiteurs qui veulent s'entretenir avec un pensionnaire, un détenu »... (*Trésor de la langue française informatisé*).

Lecteurs silencieux et auditeurs absents

- 16 Les longues explications et démonstrations de K&O ne mentionnent jamais l'existence d'un lectorat quelconque, lecteurs ou lectrices. Ce serait pis pour l'auditorat. L'interlocution certes, les inter/locuteurs ? Cette absence tendrait elle aussi à renforcer l'idée que la communication opère entre des entités plutôt qu'entre des usagers réels. En situation et en contexte si l'on peut dire... Cet angle mort n'est pas sans conséquence ni méthodologique ni théorique. Les usages de l'écrit – en lecture comme en écriture – ont bel et bien une histoire. Dans la Grèce ancienne par exemple, l'écriture ne se suffit pas à elle-même et on peut dire que la lecture « fait partie du texte ». Comme une partition pour un musicien en somme. D'où l'interrogation sur la façon dont l'acte sonore fait partie de ce qui pour nous aujourd'hui est un fait muet :

Tout d'abord, on doit convoquer le caractère matériel de la chose écrite en Grèce [...]: la *scriptio continua* rend la vocalisation pratiquement inévitable. L'absence d'intervalle fait de chaque lecture une expérience sonore. La lecture oralisée [...] se trouve inscrite dans le texte. Tout se passe comme si le texte était fait d'une chaîne écrite et d'une trame vocale qui s'unissent dans la lecture et qui se défont après [...]. Lire c'est donc nécessairement mettre sa propre voix à la disposition de l'écrit²².

- 17 Cette *histoire* correspond à des habitus littéraires autres que les nôtres et ce faisant met à mal la disjonction apparemment réaliste du code graphique et du code phonique chère au postulat de K&O. Il en irait de même avec les clercs du Moyen Âge, âge du passage de la *ruminatio* à la *lectura* :

On peut alors distinguer trois types de lecture : la lecture silencieuse, *in silentio* ; la lecture à voix basse, appelée murmure ou *ruminatio*, qui servait de support à la méditation et d'instrument de mémorisation ; enfin, la lecture prononcée à haute voix qui exigeait [...] une technique particulière et se rapprochait beaucoup de la récitation liturgique et du chant. On se trouvait dans un monde où l'oral avait la prédominance sur l'écrit. On retrouve le même phénomène pour l'écriture avec la dictée à haute voix au scribe dans le *scriptorium* [...]. Longtemps, les scribes

continueront à lire silencieusement pour eux-mêmes les phrases qu'ils recopiaient, prononçant intérieurement les mots qu'ils voyaient²³.

- 18 Il serait donc tout simplement plus pertinent de tenir compte des possibles continuums sémio-linguistiques dans la réalisation médiale que d'une universelle et intemporelle *dichotomie au sens strict* (Koch & Oesterreicher, 2001, p. 585a). Il nous semble retrouver ici la critique déjà avancée par d'autres chercheurs, même s'ils n'en tirent pas nécessairement les mêmes conséquences théoriques que nous :

La séparation stricte du médial et du conceptionnel amène les auteurs [P. Koch et W. Oesterreicher] à qualifier les rapports qui existent entre oral (médial) et proximité (conceptionnel), d'un côté, et écrit et distance, d'un autre côté, de simple affinité. À mon avis, ce rapport est beaucoup plus étroit : les contraintes et les possibilités conceptionnelles émanent justement des traits constitutifs du *medium*. [...] Bien sûr, il ne s'agit pas d'une détermination absolue, mais d'un savoir élocutionnel issu d'une analyse constitutive des conditions médiales de la parole. Si on coupe ce lien, les paramètres des stratégies conceptionnelles deviennent arbitraires. (Schlieben-Lange, 1998, p. 267)

La *distance* (corps, mémoire, imaginaire)

- 19 Une dernière série d'observations critiques s'imposent, sur le *continuum conceptionnel* cette fois. Pour les raisons rapidement convoquées ci-dessus, nous ne partageons pas forcément toutes les critiques assez radicales énoncées naguère par B. Schliebe-Lange à ce sujet, mais l'orientation générale de son propos mérite notre attention car si elle reconduit sur un mode assez dogmatique le duo médial (parler en face-à-face et parler au téléphone sont bien deux situations de communication différentes, sauf erreur), elle remet en question la scalarité du conceptionnel :

J'ai des doutes au sujet de la scalarité dans le domaine du conceptionnel. Il s'agit, bien sûr, de situations complexes qu'on peut essayer de classer par une combinaison de paramètres situationnels. Mais en ce qui concerne les décisions conceptionnelles, il s'agit tout aussi bien de décisions binaires : ou bien je dispose de la voix et de ses possibilités suprasegmentales ou bien je dois trouver d'autres solutions. Ou bien je me trouve enfermé dans la linéarité unidirectionnelle de l'oral avec toutes les contraintes conceptionnelles que cela implique ou bien je peux disposer des stratégies de planification que la permanence de l'écriture m'ouvre, avec toutes les possibilités de correction que cela implique. Ou bien je peux défendre en personne mon texte ou bien je dois le formuler de manière qu'il s'explique lui-même. Ou bien je peux me référer à la situation ou bien cela m'est impossible »²⁴.

- 20 Ici, notre proposition est plutôt de revenir sur le concept de distance et de l'analyser lui aussi d'un point de vue anthropologique. La distance ou si l'on préfère une hétérotopie marquée (ou une diastopie) – singulièrement entre scripteur et lecteur – est constitutive de toute approche sémiotique de l'échange verbal. Si l'on s'intéresse à la phénoménologie de la lecture, on peut prendre acte avec Bakhtine que « le texte ne se présente pas comme mort. Nous y entendons toujours des voix, même au cours d'une lecture silencieuse »²⁵. Cette conception de l'échange dialogique outrepassa à l'évidence la représentation de l'échange verbal comme pure communication. Si l'on suit Bakhtine, le texte socialise des voix jusque dans notre for intérieur et nous affilie sur un mode latent ou patent à une polyphonie de voix²⁶. Ces voix engagent une mémoire discursive collective et personnelle, une mémoire incorporée qui ouvre le processus

verbal à l'imaginaire. C'est cette triple part de somatique, de mémoire et d'imaginaire qui fait défaut au modèle de K&O.

- 21 La distance c'est certes le lointain, au sens géographique ou même historique et littéral du terme, et même le lointain *dans tous les sens* du terme. Le lointain c'est ainsi et aussi l'absence de l'autre ou à l'autre. Or, l'absence c'est l'ailleurs et l'invisible, et l'ailleurs et l'invisible c'est la divinité, ou le(s) mort(s), en quelque façon toute forme d'altérité ontologique ou d'éloignement existentiel. Une approche phénoménologique de la distance ne saurait échapper à ces horizons anthropologiques et à la série d'homologies symboliques qui leur sont attachées.

- C'est le petit enfant qui rechigne à parler au téléphone à sa maman ou à son papa – un oral sans oralité, sans coprésence des corps. C'est le même petit bonhomme qui s'approche de votre oreille pour vous dire un secret et se borne à placer les mains en conque pour voiler une parole muette – signe sûr que le secret existentiel ainsi tu seras bien gardé – une oralité sans oral.

- C'est le *fort-da* freudien de l'enfant à la bobine.

- C'est la célèbre et troublante expérience téléphonique/graphique de Marcel du côté de Guermantes :

Un matin, Saint-Loup m'avoua qu'il avait écrit à ma grand'mère pour lui donner de mes nouvelles et lui suggérer l'idée, puisqu'un service téléphonique fonctionnait entre Doncières et Paris, de causer avec moi.

Et aussitôt que notre appel a retenti, dans la nuit pleine d'apparitions sur laquelle nos oreilles s'ouvrent seules, un bruit léger – un bruit abstrait – celui de la distance supprimée – et la voix de l'être cher s'adresse à nous [...].

C'est lui, c'est sa voix qui nous parle, qui est là. Mais comme elle est loin ! [...] Présence réelle que cette voix si proche – dans la séparation effective ! Mais anticipation aussi d'une séparation éternelle ! [...] Cette voix clamait des profondeurs d'où l'on ne remonte pas, et j'ai connu l'anxiété qui allait m'étreindre un jour, quand une voix reviendrait ainsi (seule, et ne tenant plus à un corps que je ne devais jamais revoir) murmurer à mon oreille des paroles que j'aurais voulu embrasser au passage sur des lèvres à jamais en poussière²⁷.

- C'est le silence de la conversation et l'ange qui passe – comme un signe de l'au-delà et une suspension sociale de la communication ici-bas. Comme dans le rite de la minute de silence, silence ontologique en l'honneur du mort.

- C'est l'affiliation à la fiction lue qui habite encore l'auditrice toute entière alors même que la voix aimée du lecteur s'est suspendue :

Graziella regardait avec de grands yeux bien ouverts tantôt le livre tantôt mes lèvres d'où coulait le récit ; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait [...]. Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit [*Paul et Virginie*]. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore²⁸.

- C'est l'amoureux lyrique qui quête sur le papier l'aura d'une idylle passée :

Aujourd'hui, [...]

Ton parfum est dans le nuage

Et je trouve en tournant la page,

La trace morte d'un beau jour.²⁹

- C'est la présence du corps disparu dans le corps de la lettre/lettre manuscrite, ici son *aura* tragique longtemps insoutenable :

Le journal d'Hélène m'a toujours accompagné sous ses deux formes : le manuscrit et l'un des deux exemplaires dactylographiés par les soins des survivants de la famille. C'est surtout celui-ci que je relisais de temps en temps. L'original était chargé de trop d'émotion. L'écriture, la « main »³⁰, abolissait les années et ne la rendait plus

présente que pour faire mieux sentir la cruauté de l'absence sans retour : cette main exsangue et glacée tendue vers moi pour que je lui rende la vie...³¹

- 22 Il est tentant et peut-être heuristique de mettre en écho cette évocation autobiographique d'une expérience *mémorable* avec ce que W. Benjamin donnera à entendre en parlant à maintes reprises de l'*aura*, « l'apparition unique d'un lointain, si proche soit-il ». ³² Cette aura d'une violente présence *hic et nunc* se distingue en effet de ce que W. Benjamin nomme *la trace* :

La trace est l'apparition d'une proximité, quelque lointain que puisse être ce qui l'a laissé. L'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce qui l'évoque. Avec la trace, nous nous emparons de la chose, avec l'aura, c'est elle qui se rend maîtresse de nous³³.

- 23 Par bien des aspects, *la trace* serait ainsi une exacte définition phénoménologique de l'écrit³⁴. La trace est en effet trace de quelque chose : il y a une secondarité de la trace. Ainsi, la trace présente vaut-elle pour la chose absente – comme le signe linguistique. La trace supplée la présence de la chose et en signifie même l'absence.

- Cette *distance* ce peut être encore – au cœur des imaginaires langagiers – le jeu/je paradoxal et libidinal de la proximité/distance à la voix de l'autre (la femme désirable sinon aimée ici), avant toute déflation d'altérité :

Je n'avais pas le moindre désir de me marier, quand je vins passer l'été à Étretat [...].

Je fis la connaissance d'une famille anglaise descendue au même hôtel que moi [...].

Je crois que ce qui nous séduit le plus dans les exotiques, c'est leur défaut de prononciation. Aussitôt qu'une femme parle mal notre langue, elle est charmante ; si elle fait une faute de français par mot, elle est exquise, et si elle baragouine d'une façon tout à fait inintelligible, elle devient irrésistible [...].

Ma petite Anglaise Kate parlait une langue invraisemblable. Je n'y comprenais rien dans les premiers jours, tant elle inventait de mots inattendus : puis, je devins absolument amoureux de cet argot [...]. Tous les termes [...] prenaient sur ses lèvres un charme délicieux ; et nous avions, le soir, sur la terrasse du Casino, de longues conversations qui ressemblaient à des énigmes parlées [...]. Je l'épousai ! [...]

Eh bien, mon cher, le seul tort que j'ai eu, ça été de donner à ma femme un professeur de français. Tant qu'elle a martyrisé le dictionnaire et supplicié la grammaire, je l'ai chérie. Nos causeries étaient simples. Elles me révélaient la grâce surprenante de son être, l'élégance incomparable de son geste ; elles me la montraient comme un merveilleux bijou parlant, une poupée de chair faite pour le baiser [...].

Elle parle, à présent... Elle parle... mal... très mal... Elle fait tout autant de fautes...

Mais on la comprend... oui, je la comprends... je sais... je la connais...

J'ai ouvert ma poupée pour regarder dedans... j'ai vu [...]. J'ai épousé un perroquet à qui une vieille institutrice anglaise aurait enseigné le français : comprends-tu ? ³⁵

- Cette distance peut-être ce discours intérieur sans fin que nous tenons à/avec nous-même(s), cette mémoire des mots et ces bris de discours qui nous habitent, entre pulsion somatique et bricolages énonciatifs, entre oralité muette de notre oreille intérieure et pesée éventuelle d'une performance scripturale à venir, ou pas. Un petit théâtre intérieur – un *monologue* incorporé – où la langue imagine sa propre fabrique³⁶.

- Etc.

- 24 Si nous devons résumer l'orientation épistémologique de nos critiques, nous dirions que le *modèle* canonique de K&O manque une anthropologie de l'échange symbolique et plus concrètement nous éloigne d'une phénoménologie de la praxis langagière. La

distance théorique à une anthropologie de la distance pourrait bien n'être qu'une « théorie de papier », un effet de la raison graphique aveugle à ce qu'un *papier* fait à la pratique. Mais si leur *papier* a quelque vertu heuristique ce serait bien de nous obliger à tenir vraiment compte – y compris sur le plan didactique – par exemple, des imaginaires de l'écrit, admettre ainsi contre toute la puissance de *l'immédiate présence*³⁷ que cet *art* – certes *ingénieux*³⁸ – est fatalement plus lent que ce qu'il s'efforce de décrire – « On ne saurait écrire un “i” plus vite, ou l’“o”, que je le vis brûler des pieds à la tête »³⁹ – et que dans la conscience linguistique ordinaire – non théorico-formelle – l'arbitraire du signe lui-même est perçu comme plus marqué à l'écrit qu'à l'oral. La *main* du dictionnaire de langue – c'est sa qualité – est presque « une » main, mais pas « cette » main et moins encore « ma » main. Mon prénom, « un » prénom... Ma signature « une » signature. Mon jouet à moi, le mien, « un » jouet, etc.

- 25 Une plus ou moins grande distance intuitive au référent dans l'*in absentia* de la communication écrite ou dans l'*in praesentia* de l'indexicalité orale, un arbitraire du signe qui parfois fait violence à l'expérience subjective du monde et de soi, comme dans le *monde vertigineux* de Funes :

Il lui était difficile de comprendre que le symbole générique *chien* embrassât tant d'individus dissemblables et de formes diverses ; que le chien de trois heures quatorze (vu de profil) eût le même nom que le chien de trois heures un quart (vu de face). Son propre visage dans la glace, ses propres mains, le surprenaient chaque fois⁴⁰.

- 26 Banalement *vertigineux* ce langage/tangage :

Vivre le langage / Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors⁴¹.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M. & LAPLANTINE, C. (coord.) (2012). « Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire ». *Semen*, 33.
- AZAM É. & NOËL B. (2018). *Retours de langue, Faï fioc* : Boucq.
- BACHELARD, G. (1977). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : J. Vrin, p. 38.
- BAKHTINE M. (1977) [1929]. « Langue, langage et parole ». *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Préf. de R. Jakobson. Paris : Éditions de Minuit, p. 96-119.
- BAKHTINE M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- BENJAMIN, W. (1935.) « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique ». *Œuvres III*. Paris : Gallimard, p. 278-280.
- BENJAMIN, W. (1936). « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée ». *Écrits français*, 183.
- BENJAMIN, W. (2009). *Trace et aura. Passages. Paris, capitale du XIX^e siècle*. Paris : Éditions du Cerf.

- BERGOUNIOUX, G. (2004) « Qu'est-ce que s'entendre ? ». *Le moyen de parler*. Lagrasse : Verdier, p. 94 et sq.
- BERR, H. (2008). « Ma vie avec le journal d'Hélène – Lettre de Jean Morawiecki adressée à Mariette Job – 1^{er} mai 2008 », *Journal*. Paris : Éditions Points/Éditions du Seuil, p. 327-329.
- BORGES, J. L. (1957) [1944]. « Funes ou la mémoire ». *Fictions*. Trad. de l'espagnol par P. Verdevoye & N. Ibarra. Paris : Gallimard.
- BORNAND S. & LEGUY C. (2013). *Anthropologie des pratiques langagières*. Paris : A. Colin.
- DANTE, A. (1960) [1472]. *La divine comédie : L'Enfer*. Trad. de l'italien par A. Masseron. Paris : Albin Michel, XXIV, p. 100-101.
- DERRIDA, J. (1987). *Ulysse gramophone. Deux mots pour Joyce*. Paris : Galilée, p. 75-76.
- DE SÖLL, L. (1971). « Traduisibilité et intraduisibilité ». *Meta* 16 (1-2), p. 25-31. En ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/1971-v16-n1-2-meta251/004199ar/>.
- FLAUBERT, G. (1887-1893). *Correspondance*. 4 volumes. Paris : Charpentier.
- FRENCH, P. (2018). « Barthes et la voix : l'acousmatique et au-delà ». In : Coste C. & Douche S. (dirs), *Barthes et la musique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, p. 245-257.
- GADET, F. (2005). « Construire une problématique de l'oral ». Séminaire doctoral de sciences du langage. 3 juin 2005. Paris – Nanterre.
- GADET, F. (2017). « L'oralité ordinaire à l'épreuve de la mise en écrit : ce que montre la proximité ». *Langages* 208, p. 113-126.
- GOODY, J. (1979) [1977]. *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Trad. de l'anglais par J. Bazin et A. Bensa. Paris : Éditions de Minuit.
- HALTÉ, J.-F. (1983) « De la langue à la communication dans l'école ». *Pratiques. Linguistique, littérature, linguistique* 40, p. 3-16.
- HAMESSE, J. (1997). « Le modèle scolastique de la lecture ». In : Chartier, R. & Cavallo, G. (dirs), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris : Éditions du Seuil, p. 126-127.
- HEGEL G. W. F. (1963) [1809-1811]. *Propédeutique philosophique*. Trad. de M. de Gondillac. Paris : Gonthier.
- JAUCOURT, (de) L. (1777). « Écriture ». In : Diderot, D., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Tome onzième*. Genève : Pellet.
- KOCH, P. (1997). « Orality in Literate Cultures ». In : Pontecorvo C. (éd.), *Writing Development. An Interdisciplinary View*, Amsterdam/Philadelphie: J. Benjamin Publishing Company, p. 149-171.
- KOCH, P. & OESTERREICHER, W. (2001) : « Langage oral et langage écrit ». In : Holtus, G., Metzeltin, M., & Schmitt, C. (éds), *Lexikon der romanistischen Linguistik. Band I, 2: Methodologie*. Tübingue : Max Niemeyer Verlag, p. 584-627.
- KOCH, P. & OESTERREICHER, W. (2012). « Language of Immediacy – Language of Distance. Orality and Literacy from the Perspective of Language Theory and Linguistic History ». In : Lange, C., Weber, B. & Wolf, G (éds), *Communicative Spaces. Variations, Contact and Change. Papers in Honour of Ursula Schaefer*. Francfort-sur-le-Main : P. Lang, note p. 441.
- KREFELD, T. (2015) « L'immédiat, la proximité et la distance communicative ». In : Polzin-Haumann C. & Schweickard W. (dirs), *Manuel de linguistique française*. Berlin/Boston : De Gruyter, p. 262-274.

- LAMARTINE, (de) A. (1827). « À une fleur séchée dans un album », *Méditations poétiques et religieuses*.
- LAMARTINE, (de) A. (1879) [1849]. *Graziella*. Paris : Gallimard.
- LAPARRA M. & MARGOLINAS C., (2016). *Les premiers apprentissages scolaires à la loupe. Des liens entre énumération, oralité et littérature*. Louvain-la-Neuve : De Boeck.
- LECERF, C. (2019). « Elfriede Jelinek : “La rage me submerge toujours autant, sans quoi je n’écrirais pas” ». *Le Monde*. 15 Août 2019.
- LECLERC, Y., (2019) « Écrire, gueuler ». *Revue des Sciences Humaines* 333.
- MAUPASSANT, (de) G. (1880). « Souvenirs d'un an ». *Le Gaulois*. 23 août 1880.
- MAUPASSANT, (de) G. (1884). « Découverte ». *Le Gaulois*. 4 sept. 1884.
- MCLUHAN, M. (1967). *La Galaxie Gutenberg : la genèse de l'homme typographique*, I & II. Paris : Gallimard.
- MODICOM, P.-Y. (2015). « L’opposition oralité – scripturalité dans l’analyse de discours/textes : une introduction au programme de Koch & Oesterreicher ». ALiS, Atelier mensuel du groupe Élis, décembre 2015. Paris : Université Paris-Sorbonne. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01242845v2/document>.
- PAULHAN, J. (1993). *L'Expérience du proverbe*. Préf. de J.-Y. Pouillou. Paris : L'Échoppe.
- PRIVAT, J.-M. (2018). «
- PROUST, M. (1919-1927). « Le côté de Guermantes ». À *la recherche du temps perdu*. Paris : Éditions de la Nouvelle revue française.
- RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. & RIOUL, R. (2009) [1994]. « La distinction oral/écrit ». *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses universitaires de France, p. 52-56.
- SCHLIEBEN-LANGE, B. (1998). « Les hypercorrections de la scripturalité ». *Cahiers de linguistique française* 20, p. 255-273. En ligne : <https://clf.unige.ch/files/5514/4103/2706/13-Schlieben.pdf>.
- SVENBRO, J. (1997). « La lecture en Grèce archaïque et classique. L'invention de la lecture silencieuse ». In : Chartier, R. & Cavallo, G. (dirs), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris : Éditions du Seuil, p. 56
- WINKIN, Y. (2001). *Anthropologie de la communication*. Paris : de Boeck/Éditions du Seuil.
- WATZLAWICK, P., BEAVIN J. H. & JACKSON D. D. (1972) [1967]. *Une logique de la communication*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par J. Morche. Paris : Éd. du Seuil.
- ZUMTHOR, P. (1985). « Le texte médiéval entre oralité et écriture ». In : Parret H. & Ruprecht H.-G (dirs), *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour A.J. Greimas*, II. VILLE : J. Benjamin Publishing Company, p. 827-843.

NOTES

1. Voir ici même la présentation de ces chercheurs, une bibliographie sélective et une approche critique de leur thèse sur le sujet dans l'article de R. Mahrer, « Parler, écrire : “continuum communicatif” et rupture matérielle ». C'est sans doute à F. Gadet (2005) que l'on doit la première présentation élaborée du modèle de K&O en France – remarques, bémols et objections comprises.

2. Riegel, Pellat & Rioul (2009) [1994]. Les éditions antérieures à celle de 2009 ne comportaient pas de référence à K&O.
3. Koch & Oesterreicher (2001).
4. Nous ne sous-estimons pour autant les inflexions et enrichissements apportés depuis par les critiques et travaux de nombreux analystes du discours ou ethnographes de la communication. Voir notamment Halté (1983); Winkin (2001); Bornand & Leguy, (2013).
5. D'après les spécialistes, les travaux de L. Söll sur les universaux et les univers langagiers ont exercé une influence décisive dans la construction de la problématique de K&O. Tout comme – avec d'autres – ceux d'Eugenio Coseriu d'ailleurs et sa « linguistique du parler ». K&O revendiquent explicitement leur filiation scientifique avec le romaniste L. Söll ((Koch & Oesterreicher, 2001, 585a). Voir par exemple la contribution en français de De Söll (1971).
6. Voir par exemple les attendus (constructifs) de F. Gadet (2017) ou de T. Krefeld (2015): « Le grand succès de K&O (1985) est sans doute lié à leur proposition d'un inventaire d'oppositions toutes dérivées de la paire primordiale entre *proximité* (oralité conceptionnelle) et *distance* (scripturalité conceptionnelle) mais indépendantes les unes des autres, ce qui permet de les traiter comme autant de critères objectifs d'oralité/scripturalité [...]. Les deux concepts (“proximité” et “immédiat”) ne sont pas synonymes [...]. L'immédiat implique la proximité et dans la proximité la coprésence temporelle est impliquée par la coprésence spatiale ».
7. Dans une intéressante contribution personnelle postérieure, P. Koch (1997) distinguait « physical immediacy », « social immediacy », « referential immediacy » et « elucotional immediacy ».
8. Après tout, c'est bien l'item 6 – *co-présence spatio-temporelle vs séparation spatio-temporelle* – que K&O considère comme décisif en dernière analyse.
9. Koch (1997, p. 151) : « Thanks to their metaphoricity, these terms [...] ».
10. Bachelard (1977). « La science est avide d'unité, elle cherche la simplicité ou l'économie dans les principes ».
11. Il suffirait d'examiner la trame des pages où schémas trapézoïdaux et graphiques le disputent aux tableaux à quadruple entrées et où les connotations liées à des items récurrents comme « code » évidemment mais aussi « typologie », « type », « prototype », « paramétrage », « valeurs paramétriques », « gradation interne des paramètres », « dichotomie », « compétences », « performance », « variations », « universalité », « hiérarchies transparentes et explicitement marquées des parties », « 1.1.1. », « 2.1.5 », etc.
12. Modicom, P.-Y (2015).
13. Sur et contre le *philologisme* et l'*objectivisme abstrait*. Voir par exemple, Bakhtine (1977) [1929] dont l'édition originale a paru sous le nom d'emprunt de V. N. Volochinov.
14. Voir par exemple Winkin (2001, p. 27-53). On relève d'ailleurs dans la bibliographie copieuse de l'article la référence à l'ouvrage *Une logique de la communication* de P. Watzlawick, J. Helmick Beavin & Don D. Jackson (1972) [1967], dont la traduction allemande semble se rapprocher davantage du titre anglais : *Pragmatics of Human Communication. A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes*.

15. On songe à la grammophonie et/ou à la phonogrammie du « ouï » derridien (par ouï-dire et/ou par ouï-crire), ce « oui » « vocalisé comme graphème et écrit comme phonème », Derrida (1987). Ou encore à la *motérialité* de Lacan.
16. B. Schlieben-Lange (1998) souligne de son côté « combien les contraintes et les possibilités conceptionnelles émanent justement des traits constitutifs du médium [...]. Si on coupe ce lien avec les conditions médiales de la parole, les paramètres des stratégies conceptionnelles deviennent arbitraires ».
17. Goody (1979) [1977], p. 100.
18. Maupassant (1880). Les flaubertiens d'aujourd'hui le disent en d'autres termes, mais convergents : « L'épreuve du *gueuloir* n'intervient pas une fois la phrase composée en silence, mais à chaque essayage de mots. Il y a autant d'éclats de voix que de ratures [...]. Flaubert n'envisage pas l'effet du texte sur l'auditeur, mais la réaction physique de celui qui le lit » Leclerc (2019, p. 168).
19. Koch (1997).
20. La définition de *littératie* proposée par K&O est recevable mais très générale et comme sans portée pratique : « The term *literacy* is meant to primarily refer to the abstract quality or condition of being written rather than to an ability of people to read and write. Secondly, the term relates to a cultural state conditioned by the availability of writing » (Koch & Oesterreicher, 2012).
21. Voir la notice « Raison graphique » et sur les historiques résistances culturelles à la l'impératif littérarien et les constantes négociations symboliques avec l'omniprésence et l'omnipotence de la culture de l'écrit, voir Privat (2018).
22. Svenbro (1997).
23. Hamesse (1997). Voir aussi les analyses de Zumthor (1985, p. 827) : « La performance de l'action vocale par laquelle le texte poétique est transmis de bouche à oreille opère littéralement le texte ; elle l'effectue. La performance est ainsi constitutive de la forme [...] ».
24. Schlieben-Lange (1998, p. 66-67).
25. Bakhtine (1978, p. 393).
26. Le récit d'apprentissage à l'usage du proverbe en cosmologie étrangère – la culture malgache en l'occurrence – est exemplaire de cette triple dynamique expérientielle de l'échange, comme à vif – Paulhan (1993).
27. Proust (1919-1927). On peut faire l'hypothèse que, jusqu'à un certain point, dans le chant intérieur comme dans le chant élégiaque, « la voix est toujours déjà en situation acousmatique potentielle. Elle est toujours, dans un sens, l'indice de l'absence de l'autre, mais de l'absence qui témoigne d'une présence désirée et perdue », French (2018, p. 250).
28. Lamartine (1879) [1849]. Ou encore, pour la puissance de l'évocation : « [...] c'était infernal de lire / toutes tes lettres sans pouvoir / en écrire une sans trembler » Azam & Noël (2018, p. 26).
29. Lamartine (1827).
30. M. McLuhan (1967) soulignait la différence « abyssale » qui distingue *l'homme scribal* de *l'homme typographique*. Il considérait que les *cultures du manuscrit* restaient globalement tactiles-orales. W. Ong (voir Notice) situe lui aussi le manuscrit dans la

continuité des effets d'oralité. Sur ce point crucial voir aussi Laparra & Margolinas (2016).

31. Berr (2008).

32. Benjamin (1936). Comme l'on sait, W. Benjamin a cherché à cerner au plus près et à plusieurs reprises une définition pleinement satisfaisante de l'aura (artistique) : « A la plus parfaite reproduction il manquera toujours *une* chose : le *hic et nunc* de l'œuvre d'art – l'unicité de son existence au lieu où elle se trouve [...]. Le *hic et nunc* de l'original constitue ce qu'on appelle son unicité [...]. A l'époque de la reproductibilité technique, ce qui dépérit dans l'œuvre d'art, c'est son aura ». Benjamin (1935).

33. Benjamin, W. (2009, p. 464).

34. En ce sens toute parole vive (non enregistrée) est un *unicum* quand l'écrit (imprimé ou numérisé) peut toujours faire l'objet de *duplicata* ou de reproduction à l'infini et à l'identique.

35. Maupassant (1884).

36. « L'auditeur retranché des discours environnants, des perceptions et du monde n'a suspendu son écoute que pour faire bruisser sa retraite », c'est ainsi que commence le chapitre intitulé « Qu'est-ce que s'entendre ? », de G. Bergounioux (2004).

37. On fait ici rapide allusion aux fulgurances de Hegel sur le langage articulé, « disparition du monde sensible en son immédiate présence [...]. Absolument parlant, le signe verbal fait de la représentation concrète une réalité sans image, laquelle s'identifie au signe » Hegel (1963, § 155-162, 164). Les poètes le disent aussi, en leur langage augural : « voici quelques restes de langue / une poussière où fut l'azur », Azam & Noël (2018).

38. On connaît la définition que donna jadis (1670) G. de Brébeuf de la faculté qu'à l'écriture de « peindre la parole & de parler aux yeux, / Et par des traits divers de figures tracées, / Donner de la couleur & du corps aux pensée ». C'est par cette citation que L. de Jaucourt (1777) ouvre sa longue, savante et historiquement importante notice *Écriture* pour l'*Encyclopédie* de Diderot.

39. Dante, *La divine comédie : L'Enfer*, XXIV, p. 100-101.

40. Borges (1957) [1944], p. 135.

41. É. Benveniste, note manuscrite, BnF (PAP, OR, 30, enveloppe 2, f°241). Cité, par exemple, par C. Laplantine (Adam & Laplantine, 2012, p. 74).

RÉSUMÉS

Une attention critique au modèle communicationnel désormais classique proposé naguère par P. Koch et W. Oesterreicher conduit en partie notre analyse à s'inscrire en faux contre une forme de réductionnisme anthropologique. Non seulement on peut dire avec Benveniste que l'homme est dans le langage et dans la langue mais non moins avec Merleau-Ponty que le langage et la langue sont dans l'homme. Nous proposons un point de vue critique sur les conceptions ingénieriques de la communication verbale et sur la faible prise en compte des usages historiques et culturels des

praxis langagières pour nous intéresser enfin – toujours du point de vue d’une anthropologie linguistique du symbolique – aux problèmes de la proximité et de la distance dans la diversité des échanges sémio-linguistiques.

A close examination of the now widely accepted model of communication proposed not long ago by P. Koch and W. Oesterreicher leads us, in our analysis, to contest to some extent a form of anthropological oversimplification. If it is possible to affirm, like Benveniste, that man is embodied in language as a phenomenon and in concrete languages, one can also say, from the point of view of Merleau-Ponty, that language and languages are intrinsic to man, and inseparable from him. We propose a criticism of what appears to be a mechanical formalism in the conception of verbal communication which does not take sufficiently into account the historical and cultural dimensions of language use; we will then –once again from the point of view a linguistic anthropology of the symbolic– examine the question of proximity and distance in the diversity of semio-linguistic exchanges.

INDEX

Mots-clés : Koch et Oesterreicher, conception paramétrique de la communication, formalisme du modèle langagier, critique des notions de proximité et de distance, anthropologie linguistique, échanges symboliques

Keywords : Koch and Oesterreicher, parametric conception of communication, formal models of language, critical analysis of the notions of proximity and distance, linguistic anthropology, symbolic exchanges

AUTEUR

JEAN-MARIE PRIVAT

Université de Lorraine – Crem